

ANNE-MARIE ROCCO
JUSTINE TOUCHARD

Le jour où je n'ai
pas pu aller au collège

TÉMOIGNAGE



Phobie scolaire :
le combat d'une fille et de sa mère

Flammarion

Extrait de la publication

ANNE-MARIE ROCCO
JUSTINE TOUCHARD

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

L'école peut parfois faire très mal, surtout à l'adolescence. Chaque année, 150 000 enfants de moins de 16 ans s'évaporent de l'Éducation nationale. Beaucoup d'entre eux sont atteints d'un mal peu connu : la phobie scolaire.

Stress permanent, nuits sans sommeil, maux de ventre, visites à l'infirmerie pour échapper à une ou deux heures de cours... C'est par ces symptômes presque banals que l'histoire de Justine a commencé. Un matin d'octobre, à 15 ans, elle n'a tout simplement pas eu la force de continuer. Elle a refusé d'aller au collège, et n'y est pas retournée.

Quelle famille est préparée à un tel choc ? Quels parents trouvent les bonnes réponses ? Quel adolescent peut entendre raison dans une telle situation ? Commence alors un long cheminement pour tenter de surmonter l'épreuve et pour reprendre le fil de l'apprentissage jusqu'au baccalauréat.

Dans un récit à deux voix, Justine et sa mère, Anne-Marie, racontent les étapes de ce combat et lèvent enfin le voile sur ce phénomène encore tabou.

JUSTINE TOUCHARD, née en 1992, est aujourd'hui étudiante en communication. ANNE-MARIE ROCCO est grand reporter à l'hebdomadaire *Challenges*. Elle est l'auteur entre autres de *Serge Dassault, armes, presse, politique* (Flammarion, 2006).

Flammarion

Le jour où je n'ai pas pu
aller au collège

Du même auteur

ANNE-MARIE ROCCO

Génération vendeurs, Interéditions, 1988.

L'Incroyable histoire de Georges Soros, milliardaire, spéculateur et mécène, éditions Assouline, 1999.

Serge Dassault, armes, presse, politique, Flammarion, 2006.

Anne-Marie Rocco
Justine Touchard

Le jour où je n'ai pas pu
aller au collège

Flammarion

© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-081-32340-7

À Jean-Paul et Simon

Prologue

Je m'appelle Justine, et j'avais 15 ans quand ça m'est arrivé. Un jour, je n'ai pas pu aller en classe. Bien sûr, ce n'est pas une idée que j'ai eue comme ça, un matin en me levant, mais une suite d'événements qui a abouti à ce point de non-retour. Depuis plusieurs années, petit à petit, les choses s'étaient détériorées. Le matin, je n'éprouvais plus le goût d'aller en cours, car je me sentais mal à l'aise face aux professeurs aussi bien qu'au milieu des élèves. J'avais l'impression de ne pas être à ma place, je manquais de confiance. Je n'avais pas, non plus, des objectifs très précis en matière d'études, j'ignorais quoi faire de ma vie, ce qui n'aidait pas à trouver de la motivation. Mais par habitude, parce que c'est ce qu'on attendait de moi, parce que je ne suis pas une jeune fille particulièrement rebelle, je continuais.

Qu'est-il arrivé de spécial cette année-là ? C'était le début de la 3^e et je ne sais trop pourquoi, mes défenses ont lâché. Cette rentrée a été difficile à vivre, elle était celle de trop. Je voyais cette dernière année de collège,

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

puis le lycée, comme la prolongation de tout ce que je venais de traverser, comme quelque chose d'assez absurde et de terriblement pesant. Pourquoi continuer à porter ce fardeau inutile ? La préparation de mon avenir, à l'époque, me paraissait abstraite, et le baccalauréat, sûrement la dernière de mes préoccupations. Je me sentais trop oppressée pour pouvoir continuer, j'avais l'impression d'étouffer, l'effort devenait chaque matin plus pénible. Et un jour, ça a bel et bien cassé. Je me suis installée dans une sorte de bulle. Pour ne plus avoir à souffrir, pour exprimer le mal-être que je n'arrivais pas à traduire avec des mots. J'ai cessé d'aller en classe.

Me mettre devant mon ordinateur et repenser à cette période n'a pas été chose facile. Je m'étais astreinte à l'effacer au maximum de ma mémoire – ce qui n'empêchait pas quelques mauvais souvenirs de revenir hanter régulièrement mes pensées. Ayant déjà tendance à me polluer la tête de problèmes pour la plupart inutiles, je m'étais efforcée de faire cette gymnastique dans le but de continuer au mieux ma route. Sachant maintenant que je ne suis pas la seule à avoir connu ce genre d'accident de parcours, j'ai fait l'effort de plonger dans ce passé douloureux, car il semble que mon histoire puisse être utile à d'autres adolescents.

*

Je m'appelle Anne-Marie et je suis la mère de Justine. Le jour où notre fille a arrêté d'aller en classe, cela nous est tombé dessus comme une tuile qui se

Prologue

détache d'un toit et nous assomme : nous sommes restés groggy, incapables de réagir, et sans personne pour nous porter secours. Nous avons mis un moment avant de réaliser ce qui nous arrivait. Ce n'était peut-être pas la fin du monde, mais c'était tout de même notre petit monde à nous, celui dans lequel nous nous sentions bien, qui s'écroulait du jour au lendemain. Un monde articulé autour de l'école, de la vie familiale et du travail, rythmé par des vacances et des rentrées, des achats de nouveaux cahiers et de fournitures, des week-ends et des devoirs, des leçons à apprendre, des contrôles, des conseils de classe, des rendez-vous parents-professeurs... Des petits bonheurs et des gros chagrins, des récompenses, des punitions et des paroles de consolation. La vie, quoi. Celle que nous avons menée nous-mêmes dans notre jeunesse sans crise ni difficulté, et qui paraissait si simple, si limpide, si évidente. Si naturelle en somme. Mais voilà que soudain, tout basculait. Emporté par un tsunami que nous n'avions pas vu venir : notre fille ne voulait plus aller en classe. Ou, pour être plus juste, elle ne pouvait plus y aller. Mais de cette nuance, nous n'avions pas encore pris conscience, étant encore sous le choc.

Imaginez une lumineuse journée de début d'automne. À peine plus d'un mois s'est écoulé depuis la rentrée scolaire de 2007. Le premier bulletin trimestriel n'a pas encore inoculé le doute dans les esprits des parents et des élèves, avec ses commentaires du style « devrait être plus actif », « doit se ressaisir au deuxième trimestre », ou « élève qui manque de concentration ». Nous sommes donc début octobre,

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

l'année scolaire n'a certes pas très bien commencé, les notes de Justine sont loin d'être extraordinaires, mais, après tout, ce n'est que le début de sa classe de 3^e, et nous pensons que rien n'est joué. Justine n'est du reste pas la seule à obtenir des résultats médiocres. Nous espérons qu'avec de la bonne volonté et de la persévérance, tout s'arrangera et que notre fille terminera sa dernière année de collège comme beaucoup d'adolescents : peut-être un peu ric-rac, mais munie du feu vert du conseil de classe pour passer dans la classe supérieure. Le jeu en vaut la chandelle. Dans un an, c'est le lycée, avec en ligne de mire, le baccalauréat ! Seulement, voilà, un jour d'octobre, notre optimisme à toute épreuve tombe à l'eau. Justine ne retournera pas en classe, impossible de lui faire changer d'idée. Qui aurait pu imaginer une chose pareille ?

Cet événement inexplicable déclenche en nous, ses parents, des sentiments à la fois violents et contradictoires, que nous n'osons extérioriser. Quelque chose qui se situe entre la colère et la culpabilité. Et pour moi, la maman, c'est tout simplement l'inimaginable qui vient de se produire. Moi qui vénère l'école, qui ai collectionné les diplômes pour être sûre de ne jamais me retrouver dans la situation de dépendance de ma mère, femme au foyer, contrainte d'écrire sur tous ses papiers officiels cette mention que je trouvais humiliante : « sans profession ». Une situation que j'avais refusée pour moi-même, et aussi, bien entendu, pour ma fille. Dans ma tête, c'est donc la valse des interrogations, et un profond sentiment d'échec personnel. Et quand je me retrouve seule, jaillissent des flots de

Prologue

larmes que je n'arrive pas à stopper. Que faire ? Avec son père, nous avons beau tenir des conciliabules le soir dans la cuisine en préparant le dîner, aucune solution concrète n'arrive à en sortir.

Pour notre fille et pour nous, un long chemin commence. Un chemin sur lequel on ne trouve que peu de mains secourables, peu de conseils utiles, peu d'aides concrètes et pratiques, et une impuissance totale du système scolaire à apporter des réponses. Elle ne va plus en classe ? Alors ce n'est plus notre problème. Vous êtes les parents, débrouillez-vous. À croire que l'institution scolaire n'aurait pas la moindre responsabilité dans cette situation ! Et pourtant, comme ce refus scolaire de ma fille occupe mes pensées en permanence, j'en parle autour de moi et découvre assez vite que nous sommes loin d'être les seuls à devoir faire face à ce type de situation. À ma grande surprise, certaines personnes auxquelles je me confie pour soulager ma peine m'avouent avoir été confrontées aux mêmes difficultés avec l'un de leurs enfants, ou qu'un membre de leur entourage proche l'a été. Je me sens alors un peu moins seule. J'écoute leurs témoignages avec une grande attention. Dans un petit carnet, je note des noms d'établissements, de psychologues, de spécialistes en tous genres... De fil en aiguille, j'apprends que des médecins ont mis un nom aux symptômes dont souffre mon ado : la phobie scolaire ! Il existe même quelques consultations spécialisées en milieu hospitalier... Cela peut-il signifier qu'il y aurait en France une « épidémie » ? Stupéfaite,

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

je vais de découverte en découverte dans cet univers qui constitue la face cachée de notre système scolaire.

Nous voilà donc, au bout de quelques mois, un peu moins esseulés qu'au premier jour, mais pas plus avancés pour autant. Car d'un point de vue pratique, nous avons bien fini par nous en rendre compte : les autres « galèrent » autant que nous. S'il existe, ici ou là, des solutions adaptées, permettant à ces enfants ou adolescents désorientés d'avancer un peu malgré leurs difficultés, il faut aller les débusquer. Non seulement ces solutions ne sont pas nombreuses, mais l'information est difficile à obtenir. Il revient donc à chacun de trouver sa propre voie, un peu comme à l'escalade, sur une paroi abrupte. Dénicher les prises, s'y accrocher, souffler un peu. Puis reprendre l'ascension lentement, sans faire de mouvement trop brusque pour ne pas décrocher au moment où l'on croyait arriver tout en haut.

Il a fallu faire preuve d'imagination et de ténacité. Mais ces efforts ont fini par payer. En juillet 2011, Justine a conquis son premier grand sommet : elle a obtenu son bac ! Cette victoire sans prix est le résultat d'une aventure commune dans laquelle nous nous sommes investies pleinement, elle et moi, avec le soutien bienveillant d'un père toujours attentif, et sous le regard aiguisé de son frère aîné, prompt à nous rappeler que l'école, le savoir, les diplômes, ne sont pas tout. Rappel salutaire... Pendant tout ce temps, il a fallu réinventer notre quotidien, organiser l'école à la maison, éviter que Justine ne se coupe de toute vie sociale, expliquer aux amis et à la famille ce qui se passait – et

Prologue

ce n'était sûrement pas le plus simple. Au bout de deux ans, elle s'est laissé convaincre de reprendre le chemin du lycée, malgré ses angoisses, toujours présentes. Elle s'est montrée courageuse et persévérante, car cela n'a pas été facile tous les jours. Et elle y est arrivée.

*

C'est le récit de ce combat, long et épuisant mais finalement victorieux, que nous avons entrepris de faire dans ce livre. Un récit à deux voix, mère et fille unies pour refuser la fatalité de l'échec. Sans doute s'agissait-il pour nous de chasser définitivement de vieux démons qui ne se laissent pas facilement abattre. Mais pas seulement. Nous voulions aussi expliquer à tous les parents et adolescents affrontant cette épreuve qu'elle peut être surmontée, à condition de rompre leur isolement, et de ne pas avoir honte d'une situation qui ne relève en rien de la « juste punition » d'un mauvais comportement. Comme nous l'avons découvert chemin faisant, la phobie scolaire est une expression que la médecine a mise sur une réalité à laquelle elle devait faire face de plus en plus fréquemment. Mais il s'agit d'une réalité dont l'Éducation nationale, confrontée à tant d'autres difficultés, ne veut pas entendre parler. Voilà la troisième finalité de ce livre : mettre fin à une omerta qui n'a que trop duré, sur un sujet qui mériterait un débat public.

Chapitre 1

Quand l'école fait mal

Anne-Marie

Dans le vaste gymnase transformé en salle de réunion, les tapis de sol ont été roulés sur le côté, et des rangées de chaises de classe alignées sur le revêtement synthétique vert balisé de lignes blanches. Devant le mur du fond, sous les paniers de basket-ball, ont été placés deux bureaux, autour desquels sont déjà assis les intervenants. Par ses dimensions et sa disposition, l'installation a quelque chose d'impressionnant, comme si nous allions assister à une grand-messe. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Ce 24 septembre 2007, le principal du collège de la région parisienne dans lequel est scolarisée Justine organise la première réunion de parents d'élèves de 3^e, et au seul son de sa voix, on peut deviner que les absents ont encore plus tort que d'habitude. « Il n'y aura pas de passage de justesse en classe de 2^{de} », avertit d'emblée le brave homme à la barbe poivre et sel, qui tient à alerter les parents sur le caractère décisif de l'année scolaire qui commence. Il veut manifestement leur mettre la pression dès cette première réunion, comme il l'a fait à la

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

rentrée pour leurs enfants. Le moment est grave, expliquent tour à tour le principal, les professeurs et le conseiller principal d'éducation (CPE) : il y a le brevet en vue à la fin de l'année, et comme pour les lycéens qui s'apprêtent à passer le baccalauréat, des « brevets blancs » seront organisés plusieurs fois au fil des mois. Une façon d'expliquer aux parents que, dorénavant, leurs rejetons auront droit au même traitement que leurs aînés. Cette fois, l'enfance est bien finie...

Mais le principal sujet de la réunion, c'est bien sûr la perspective de l'entrée au lycée. Car le type d'établissement vers lequel l'élève sera orienté déterminera ses possibilités d'études après le bac. Filière générale et technologique, ou filière professionnelle ? La bouche en cœur, les enseignants expliquent qu'« entrer en 2^{de} professionnelle n'est pas une voie de garage », la preuve étant qu'il y a « plus de demandes que de places ». Mais tout le monde a bien compris le contraire, et moi la première. J'ai de bonnes raisons pour cela : Justine, ma fille, ne manifeste aucune vocation pour la mécanique, l'hôtellerie ou le secrétariat, et je ne tiens pas à ce qu'on lui fasse faire d'office un choix qu'elle risque de regretter. Pour l'instant, elle n'a pas la moindre idée du métier qu'elle veut faire plus tard, et je ne crois pas avoir remarqué qu'autour d'elle ses camarades aient des projets tellement plus précis. Seulement, l'année dernière, le conseil de classe a été formel, et a inscrit son verdict en bas du dernier bulletin de 4^e : « *avis favorable de passage en 3^e en vue d'une orientation en filière professionnelle* ». J'en suis tombée des nues.

Quand l'école fait mal

Personne n'avait jugé utile de nous avertir de cette décision, pourtant lourde de conséquences pour l'avenir de Justine, de nous l'expliquer, de nous parler des choix qui ainsi s'ouvriraient – ni de ceux qui se fermaient. La décision couperet est donc arrivée anonymement par la poste, à la fin juin. Au début, je n'ai pas compris que cette mention resterait inscrite au fer rouge sur le dossier de Justine jusqu'au terme de sa scolarité. Quant à elle, je ne suis pas sûre qu'elle y ait prêté particulièrement attention, ou qu'elle en ait mesuré la portée exacte. Car une orientation professionnelle pour une adolescente de 15 ans qui ne manifeste pas d'intérêt pour une vocation particulière, mais dont les résultats sont probablement jugés insuffisants, c'est bien une sanction et une voie de garage. Affirmer le contraire s'avère d'une hypocrisie sans borne. C'est cependant le discours qu'on nous sert.

Pendant cette réunion, tous les propos que j'entends me semblent terriblement éloignés de ce qui pourrait éventuellement concerner ma fille. Laquelle ne me paraît pourtant pas être une martienne, si je la compare à ses camarades. À ceci près que là où d'autres parlent avec aplomb, y compris lorsqu'ils se trompent, elle n'ose pas s'exprimer, craignant de se ridiculiser en proférant une bêtise. Les élèves doivent faire preuve de « maturité », explique gravement le CPE, « acquérir l'autonomie de leur propre travail » et « démarrer une réflexion sur leur projet personnel ». Et les parents se montrer vigilants sur le travail de leurs enfants, ajoutent les enseignants : une heure à une heure et demie par jour, quatre heures le week-end. Un minimum,

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

insistent-ils. Il leur faut aussi veiller à ce que l'ordinateur de leur ado soit éteint quand ils travaillent. Ne parlons même pas de la télévision, évidemment à bannir dans une vie idéale où l'existence de l'adolescent doit être tournée vers sa réussite scolaire, au risque qu'il envoie un jour tout balader. Tout va aller très vite, alertent les professeurs : « Dès la mi-janvier, 50 % des cours de l'année sont faits. »

À la fin de la réunion, l'ambiance est donc un peu lourde, l'inquiétude se lit même sur certains visages. Sur le mien aussi. Pourquoi cette mise en scène, destinée à susciter l'inquiétude plus qu'à motiver ? On se croirait presque à Guignol, où revient régulièrement la peur des coups de bâton du gendarme. Sauf que là, personne n'a envie de rire. Je repars, guère rassurée, et en me posant mille questions.

*

Dès le début de cette année scolaire délicate, nous avons pourtant pris l'initiative d'installer un filet de sécurité autour de notre benjamine, sous le regard étonné et un brin critique de son frère aîné, Simon, qui a six ans de plus et poursuit des études d'arts appliqués. Vu les résultats très moyens de Justine, ses rapports difficiles avec l'école et son manque d'organisation – elle est vite débordée, ne sait pas par où commencer, se noie dans les détails –, nous nous sommes décidés à mettre en place un soutien scolaire. C'est la première fois que nous entamons une telle démarche, mais je vois qu'autour de moi la question ne se pose même

Quand l'école fait mal

pas : un enfant qui traîne en maths ou en anglais, et c'est aussitôt le régime des cours particuliers. Je ne suis pas vraiment adepte de ce système, qui tend à faire de nos chères têtes blondes des petits chiens savants, et sais que ce secteur est devenu un véritable business, dans lequel l'intérêt financier prime souvent sur celui des enfants.

Ce business sait parfaitement bien identifier ses cibles, et pratique un marketing forcené : publicité à la radio dès la fin du printemps (pour suggérer l'inscription à des stages permettant de bien préparer la rentrée pendant les vacances), campagne d'affichage aux moments les plus cruciaux de l'année scolaire (c'est-à-dire quand arrivent les premiers bulletins trimestriels), mailing personnalisé à domicile ou sur Internet. Avant même que nous ayons commencé à chercher quelqu'un pour aider Justine, de nombreuses sollicitations étaient arrivées dans notre boîte aux lettres. Acadomia, Complétude ou Profadom nous avaient déjà inscrits dans leur cœur de cible et nous inondaient de propositions d'une variété étonnante : soutien scolaire tout au long de l'année, stages intensifs de prérentrée, ou encore vacances studieuses au bord d'un lac avec cours de tennis ou d'équitation ! Le tout à des prix parfaitement délirants, cela va de soi.

Pour ma part, je tente plutôt de privilégier une solution de proximité, j'épluche les petites annonces chez le boulanger et dans le magazine municipal, et j'interroge notre entourage dans l'espoir de trouver un étudiant sympa, dégourdi et dynamique pour aider Justine à trouver les clés de l'entrée au lycée. En vain. Une

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

amie m'indique finalement un site Internet sur lequel des étudiants et des professeurs en quête d'un complément d'activité postent leurs annonces, directement et sans passer par les professionnels du soutien scolaire, qui me font tellement horreur. L'une de ces annonces nous plaît, nous prenons donc contact.

Un dimanche de septembre, débarque chez nous un diplômé de psychologie qui prépare son doctorat, et assure avoir déjà sorti de l'ornière des élèves en difficulté en leur fournissant la méthodologie nécessaire pour faire des progrès. Il s'appelle Bahman, porte de grosses lunettes et arbore une improbable tenue de dandy, mais il parle avec douceur et semble doté d'une grande patience. Surtout, il a de l'expérience en matière de soutien scolaire et s'intéresse, dans le cadre de ses études déjà très avancées, aux processus d'apprentissage de la connaissance chez les enfants et les adolescents. Bref, il a tout de la perle rare. Nous ignorons encore à quel point sa présence et son rôle auprès de Justine vont s'avérer décisifs dans les mois à venir, car nous n'imaginons pas l'aventure dans laquelle nous sommes sur le point de nous embarquer. Et lui encore moins !

*

Pour Justine, c'est peu de dire que cette année n'a pas bien commencé. À 15 ans, mon ado est mal dans sa peau, et ce n'est pas qu'une question d'acné ou de dents imparfaitement alignées, qu'un orthodontiste a d'ailleurs pour mission de remettre en place. Non, c'est

Quand l'école fait mal

vraiment avec le collègue qu'elle a un problème. Ou avec ses camarades collégiens ? Nous n'en sommes pas encore à nous poser ce genre de question. Le matin, en semaine, elle traîne au lit, affirme qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, et sa mine blafarde m'incite à penser que ce ne sont pas des histoires inventées pour sécher. Souvent, elle a les yeux rougis en partant au collège, car elle a pleuré, ou est sur le point d'éclater en larmes. Régulièrement, je reçois au travail des appels de l'établissement qu'elle fréquente m'indiquant qu'elle est malade et qu'il faut venir la chercher.

J'avoue que ces coups de fil répétés commencent par m'irriter, car ils tombent toujours au plus mauvais moment. Parfois, je me demande même si Justine ne le fait pas exprès. À plusieurs reprises, le malaise en question a eu lieu... juste avant un contrôle. Troublant. Mais mon interlocutrice habituelle, dont je reconnais désormais la voix, m'annonce que Justine a mal au ventre. Qu'elle a vomi. Qu'elle a de la fièvre. Cela n'a donc pas l'air d'être une comédie. À la maison, elle-même n'est plus la gamine heureuse et spontanée que toute la famille affectionne. Elle s'enferme dans sa chambre, parle peu, vit comme une fatalité des résultats bien trop moyens pour un début d'année. Bref, elle déprime.

*

Un certain médecin, psychiatre de son état, exerce à proximité de chez nous et jouit d'une réputation plutôt flatteuse. Sur le conseil de notre médecin de famille,

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

nous prenons rendez-vous avec lui, pour tenter d'identifier le mal dont souffre notre fille, et surtout trouver des remèdes avant qu'il ne soit trop tard. C'est ce que sont censés faire tous les parents ayant des soucis avec le comportement de leur enfant, non ? Or, s'il y a bien une chose dont nous nous préoccuons, avec Jean-Paul – mon mari, le père de Simon et de Justine –, c'est de ne jamais être des parents négligents, malgré le peu de temps que nous laissent nos professions respectives. Un rendez-vous chez le médecin ? L'un ou l'autre trouvera toujours le moyen de s'y rendre.

Dans la salle d'attente, il y a un aquarium, des bandes dessinées et des enfants à l'air parfaitement sage, dont on se demande un peu ce qu'ils font là. Lunettes sur le nez, silhouette élégante, le psychiatre me fait penser, je ne sais pas pourquoi, à Valéry Giscard d'Estaing. Ou peut-être à l'un de ses fils, celui qui dirige le Club Med. Son air parfaitement décontracté et sûr de lui dans son beau pull en cashmere, peut-être...

Pour le premier rendez-vous, M. Cashmere veut voir la fille et la mère ensemble, avant d'avoir d'autres entretiens en tête à tête avec Justine. D'emblée, il nous parle comme à deux gamines, sur le ton exaspérant de celui qui représente le savoir et l'autorité, et adopte un registre badin qui ne me paraît pas du tout correspondre à la situation. Moi qui ai comme une boule coincée dans la gorge, et une fille qui pleure quand elle doit aller en classe, j'en suis assez mortifiée. Je regarde Justine en coin, et quelque chose me dit qu'elle aussi aimerait être prise un peu plus au sérieux. Mais peut-être s'agit-il seulement d'une impression. Et sans

Quand l'école fait mal

doute notre psychiatre de choc cherche-t-il à désamorcer la tension qui nous tenaille.

Eh bien, c'est plutôt raté. Ses grands airs ne me plaisent pas du tout. D'ailleurs, ce médecin disparaîtra de nos vies au bout de trois séances, quand il nous aura révélé la véritable source de tous les maux de Justine : nous avons eu la mauvaise idée de repeindre les murs de sa chambre pendant les vacances, sans la prévenir (eh oui, c'était pour lui faire une surprise, c'est tout). Ce qui l'a donc traumatisée ! CQFD. Pas la peine de remplir l'ordre de votre chèque, ma secrétaire mettra un cachet. Une telle combinaison d'aplomb et d'incompétence me stupéfie toujours.

*

Pour sortir Justine de sa léthargie, j'ai ma petite idée. L'école, aussi importante soit-elle, ne doit pas être son unique centre d'intérêt. Je veux la sortir, lui faire voir de belles choses, étoffer sa culture sans que cela se transforme en cours magistral... Quand on habite Paris, on n'a que l'embarras du choix. Or, Justine adore la danse, qu'elle pratique depuis sa plus petite enfance. Je tombe sur un article annonçant que le Centre national de la danse (CND) participe pour la première fois aux Journées du patrimoine, qui se tiennent chaque année en septembre. Une bonne occasion de se faire plaisir, en pensant à autre chose qu'à l'école. L'événement se déroule un samedi, Porte de Pantin, où nous découvrons ce magnifique bâtiment de béton brut construit sur les bords du canal de

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

l'Ourcq, ainsi que la vie des jeunes danseurs qui viennent s'y entraîner et préparer leurs spectacles. Tombées sous le charme des lieux, nous apprenons aussi l'existence des « danses partagées » : deux jours durant, à chaque rentrée, les plus grands noms de cette discipline donnent des leçons à des amateurs, y compris débutants. C'est exactement ce qu'il faut à Justine ! Elle est emballée.

Quinze jours plus tard, nous voilà de retour au CND, dont nous deviendrons au fil du temps des habituées. L'affiche est incroyable. Le samedi, Justine participe, entre autres, à une leçon-conférence de Jean-Claude Gallotta, l'un des plus grands chorégraphes français vivants, dont elle ressort avec des petites étoiles dans les yeux. Le lendemain, en fin de journée, elle prend un cours de hip-hop avec Gabin Nuissier, un des artistes les plus renommés dans ce style de danse urbaine. Nous sommes le dimanche soir, j'arrive à la fin du cours, jette un coup d'œil par la vitre du studio. Au milieu d'une cinquantaine d'autres danseurs, elle suit la cadence, sur une musique d'une énergie incroyable. C'est la chorégraphie que le groupe a travaillée pendant deux heures. Ils sont tous au point, ma fille aussi. Elle semble rayonnante, presque conquérante. Pendant quelques secondes, je me sens vraiment heureuse et fière en la regardant.

Le cours s'achève, les danseurs du dimanche quittent à regret le studio. Justine me sourit. Je lui demande si elle a aimé ce cours. Elle s'écroule dans mes bras en pleurant à chaudes larmes. Pas gagné.

Chapitre 2

Les mots pour le dire

Justine

J'ai eu beau faire de mon mieux pour oublier les mauvais moments endurés pendant mon adolescence, il y en a un que je n'ai jamais pu chasser de ma mémoire : ma rentrée en 3^e, en septembre 2007. En entamant cette nouvelle et dernière année au collège, je n'éprouvais pas la moindre joie. Je me sentais à l'étroit, j'avais l'impression de ne plus être à ma place. En franchissant la porte de l'établissement, me gagnait même un malaise profond, car je me savais condamnée à rester isolée, en classe comme dans la cour. Il faut savoir que l'année précédente, ma 4^e avait été chaotique et mouvementée. Durant cette année, j'avais essayé d'attirer l'attention des autres sur moi, car j'avais l'impression d'être transparente à leurs yeux, et cela me faisait souffrir. Au collège, il existe une hiérarchie au sommet de laquelle se trouvent ceux qui ont bonne « réputation », et que l'on qualifie de « populaires », parce qu'ils sont cool, à la mode et suscitent l'admiration des autres. Je rêvais de leur ressembler, mais c'était loin d'être le cas : moi, on ne me

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

voyait pas. J'ai donc cherché à prouver, d'une manière assez maladroite, que je valais la peine qu'on fasse attention à moi et que moi aussi je pouvais être quelqu'un de « spécial ». Seulement, mes tentatives n'ont fait qu'entraîner une succession de catastrophes. Ce n'était pourtant pas bien méchant et mes camarades auraient pu prendre le parti d'en rire. Mais à 15 ans, on n'est pas très charitable.

*

Depuis un certain nombre d'années je pratiquais la danse, aussi je me disais que c'était peut-être ce qui me rendait spéciale aux yeux des autres. Alors plusieurs fois dans la cour de récréation, j'ai voulu montrer mes capacités. Au début, j'aimais bien l'attroupement qui se formait autour de moi. Je pensais : « Voilà, j'attire enfin l'attention » et j'écoutais d'une oreille distraite mes deux meilleures amies qui murmuraient : « Arrête de danser, au cas où tu ne le vois pas, tout le monde se moque de toi. » C'est vrai qu'à un moment, j'avais commencé à me poser quelques questions sur la nature de l'intérêt des autres élèves envers mon domaine de prédilection. Mais ce petit doute ne m'avait pas empêchée de continuer un peu plus à m'enfoncer sans m'en apercevoir.

*

L'autre événement marquant, dans mes tentatives malhabiles pour sortir du lot, est survenu le jour de

Les mots pour le dire

mes 15 ans. Je croyais avoir bien organisé l'affaire, vingt personnes étaient invitées. Seulement voilà, le bruit a couru en cour de récré que je faisais une fête, donc au fur et à mesure de la semaine précédant cet anniversaire, les élèves se sont présentés à moi un à un ou en groupe afin de me demander d'être invités. À chaque fois, je disais oui sans vraiment compter à combien de personnes j'avais dit de venir, car je pensais que ça me donnerait l'air cool si j'acceptais tout le monde. Toujours ce besoin de faire quelque chose qui me rendrait « populaire ».

Le jour J, quand mon père est venu me chercher au collège, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il allait me dire. Une fois dans sa voiture, il m'a annoncé que la conseillère principale d'éducation (CPE) l'avait appelé pour le prévenir que j'avais invité beaucoup trop de monde. Il avait donc décidé de réduire la durée de la fête de 19 heures à 22 heures, au lieu de minuit.

Arrivés à la maison, nous avons préparé le salon. Au début, tout s'est plutôt bien déroulé. Mais assez vite, la pièce s'est remplie, on était serré comme des sardines et il commençait à ne plus y avoir de pizzas ni de boissons. Et je ne sais plus si ce sont mes parents ou mes amis qui, depuis le balcon, m'ont montré la foule qui arrivait en bas de l'immeuble. On aurait dit une queue devant une boîte de nuit un samedi soir ! Et je n'avais même pas eu besoin de Facebook pour ça...

Heureusement, mon grand frère et l'un de ses amis étaient là. Ils sont descendus pour contenir le nombre. Quant à mon père, il a réussi à éviter le drame avec une voisine qui se plaignait du bruit et qui allait appeler

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

la police. Toute cette folie s'est un peu calmée vers 21 heures. Seules quelques personnes que j'appréciais sont restées jusqu'à la fin. Cependant, quand nous sommes allées nous coucher, avec deux amies dormant à la maison, ma mère nous a montré que plusieurs « invités » se tenaient sur la pelouse du jardin situé entre les différents bâtiments de notre immeuble pour continuer la soirée. Elle était drôlement contrariée.

Après cet événement, quelques élèves du collège n'ont pas arrêté de me charrier et je me suis retrouvée de plus en plus seule. Même mes amis m'ont laissée tomber, ayant peur pour leur « réputation ». Un fiasco.

*

C'est dans ce tourbillon de petites mésaventures que j'ai commencé à moins manger, surtout le midi à la cantine où, le plus souvent, je déjeunais seule à une table. Ce repas était à la fois un instant de répit dans mon calvaire et un moment pénible, car on n'avait pas beaucoup de temps et je n'arrêtais pas de penser à l'après-midi qui restait avant de pouvoir enfin rentrer à la maison. Je me souviens que lors d'une visite chez le médecin, il avait noté que j'avais perdu plusieurs kilos et s'en était inquiété. Mon mode de survie à ce moment-là, c'était de fonctionner heure par heure. Un cours passait et je me disais : « Allez, plus qu'une heure avant la récréation », puis la même chose avec l'heure du déjeuner et celle de la fin des cours. Pour couronner le tout, j'étais éperdument amoureuse du plus beau garçon du collège depuis la 6^e. Malheureusement, cette

Les mots pour le dire

année-là, il l'a appris par je ne sais qui – sûrement une bonne camarade ! – et il m'a fixé des rendez-vous pendant lesquels, avec deux de ses copains, il s'est amusé à me ridiculiser. Voilà comment s'était déroulée mon année de 4^e.

*

C'est pourquoi, à cette rentrée en 3^e, j'allais à reculons. Comme chaque année, j'ai malgré tout commencé le mois de septembre par les achats de fournitures et tout ce qui va avec. Mais ma situation au collège n'avait pas changé. Mes amis me laissaient affronter seule les regards des élèves qui savaient ce que j'avais fait l'année précédente, gardant une image de moi peu avantageuse. J'étais donc assez solitaire, mais on me fichait à peu près la paix. À la cantine, je ne mangeais pas plus que l'année précédente. En classe, j'avais pris l'habitude de me cacher du mieux que je pouvais. Je me mettais soit au milieu, derrière quelqu'un de grand et massif, soit sur le côté contre le mur, ou alors vers le fond de la salle. La plupart du temps, pour faire oublier ma présence et afin d'éviter que le professeur ne m'interroge, je me concentrais sur un bout de papier sur lequel je gribouillais quelque chose, ou je faisais plus ou moins semblant de relire le cours précédent.

Les professeurs réagissaient de deux façons. Il y avait ceux ayant compris que je ne voulais pas être interrogée et qui s'en accommodaient, et ceux qui, systématiquement, m'interrogeaient une ou deux fois

Le jour où je n'ai pas pu aller au collège

par cours pour m'obliger à sortir de ma passivité. Ça ne loupait jamais : à la seconde où j'entendais mon prénom, mes joues chauffaient, mon ventre se nouait et tous mes membres se dérobaient. Généralement, j'étais tellement gênée par les regards qui, d'un coup, se braquaient sur moi que, même si je connaissais la réponse, mon cerveau semblait complètement déconnecté, ma pensée bloquée. Au bout de quelques minutes, je répondais « Je ne sais pas », afin de retrouver au plus vite ma tranquillité.

*

Si je devais décrire ce qui se passait dans ma tête et les sentiments ressentis durant cette période, je commencerais d'abord par mes nuits. Depuis la rentrée, je m'étais mise à dormir très mal et je pleurais en me réveillant. Toutes les nuits, je passais en revue la journée précédente, et souvent je couchais mes préoccupations sur quelques bouts de papier. Je ne cessais de me poser un million de questions et de me demander comment j'allais survivre à cette énième étape insupportable. Mes journées n'étaient pas meilleures que mes nuits, car j'avais un cruel manque de confiance en moi. Je détestais ma lenteur et ma timidité, et si je haïssais ces particularités de mon caractère, c'était aussi à cause des professeurs qui, assez fréquemment, me les reprochaient. J'étais ultrasensible et tout ce que pouvaient dire les enseignants ou les autres élèves m'affectait beaucoup. Manquant naturellement d'assurance, ces remarques m'enlevaient toute

N° d'édition : L.01ELKN000457.N001
Dépôt légal : août 2013

